

Anne Hébert ou la volonté de libération

Francine Bordeleau

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37418ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (2000). Anne Hébert ou la volonté de libération. *Lettres québécoises*, (98), 7–8.

HOMMAGE
Francine Bordeleau

Anne Hébert ou la volonté de libération

L'une des grandes caractéristiques d'Anne Hébert — que tous, à sa mort, ont du reste soulignée — fut sans conteste la discrétion. Et aux engagements avoués, aux déclarations publiques, elle préféra toujours la voie royale de la littérature. Mais l'écrivaine apparaît, malgré le silence volontaire et l'exil parisien qui durera trois décennies, comme l'une des principales figures emblématiques du Québec.

ELLE QUI DEVIENDRA UNE « FILLE MAIGRE » avec « de beaux os » naît à Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier, en 1916, dans une famille éclairée. Maurice, le père, est un intellectuel connu, à la fois poète et critique littéraire au *Canada français*, tandis que la mère est passionnée de théâtre. Il y a aussi la parenté avec Hector de Saint-Denis Garneau, lui-même arrière-petit-fils de l'historien François-Xavier Garneau. Avec ce cousin mort en 1943, au tout début de la trentaine — disparition prématurée qui installera durablement le mythe de Saint-Denis Garneau, poète maudit —, Anne Hébert entretiendra une profonde amitié basée sur de riches affinités. Dès l'enfance, en somme, l'auteure de *Kamouraska* fréquente la littérature et la poésie, et on ne s'étonnera pas trop de la voir publier, en 1942, *Les songes en équilibre*, un recueil qui sera salué par la critique.

Parmi les écrivaines, Anne Hébert, qui en publication devança de quelques années les Gabrielle Roy et Rina Lasnier, fait certes figure de pionnière, mais un milieu d'origine propice à la création, qui de surcroît s'intéressait aux textes de la jeune poète, favorisa quelque peu ce rôle. Il serait par ailleurs plus juste de dire que, écrivant dans un Québec où la littérature en était encore à ses balbutiements et appartenant, pour reprendre l'expression de Laurent Mailhot, à ce quatuor de « grands aînés¹ », Hébert contribua à ouvrir la voie à tous, et pas seulement aux femmes.

Les débuts de l'œuvre hébertienne ne cherchent guère, du reste, à redéfinir le monde à l'aune d'une lorgnette qu'on pourrait qualifier de féministe. Ainsi, dans la nouvelle « Le torrent », première — et fort célèbre — fiction, nous découvrons un univers maternel marqué par « la dureté et le refus » ; François Perrault, le fils et le narrateur, s'en affranchira par le matricide. Dans ce texte dont la force violente déconterance les éditeurs et qu'Anne Hébert publie, en 1950, à compte d'auteur, il est impossible de ne pas voir une allégorie du Québec de la Grande Noirceur, du Québec en attente de libération. Plusieurs généra-



tions d'étudiants et nombre de spécialistes se seront penchés sur cette nouvelle dont le narrateur, devenu sourd après que la mère l'eut frappé à la tête avec un trousseau de clefs, annonce d'entrée : « J'étais un enfant dépossédé du monde. Par le décret d'une volonté antérieure à la mienne, je devais renoncer à toute possession en cette vie. »

L'enfance tourmentée, l'étau familial et social, la figure maternelle ambiguë, les références au catholicisme, l'étouffement traversent l'œuvre hébertienne. Plus que tout autre écrivain, sans doute, Anne Hébert aura ainsi puisé, sans désespérer, à cela même qui constitue le cœur de la société québécoise. Il n'est que de lire *Les enfants du sab-*

bat, paru en 1975, un roman à saveur fantastique dont la valeur fut longtemps sous-estimée et que son auteure affectionnait particulièrement. On y renoue, dans le sillage d'une mère et d'un père incestueux — des parents à la sexualité féroce et carnassière, d'immoraux fabricants de bagosse se transformant, la nuit tombée, en « sorciers » —, dans le sillage, aussi, de leur fille Julie qui aboutira au couvent pour le plus grand malheur des religieuses, avec le Québec rural des années trente et quarante.

À l'époque, Anne Hébert était déjà installée à Paris. Elle y résidera pendant trente ans, jusqu'en 1997, sans toutefois cesser de revendiquer son statut d'écrivaine québécoise. À raison, ne serait-ce que parce que la quasi-totalité de ses livres situent leur action dans le pays d'origine. Bien qu'elle se soit tenue à distance — une distance salutaire, a-t-elle souvent laissé entendre, qui lui permettait de mieux écrire sur le pays qui était le sien —, M^{me} Hébert aura donc continué de mettre en scène sa société et, par conséquent, de parler à cette même société.

L'exemple le plus notoire en reste sans doute *Kamouraska*. Adapté au cinéma, peu de temps après sa publication en 1970, par Claude Jutra, *Kamouraska* est le livre de la consécration. Cette « histoire d'amour, de fureur et de neige », pour reprendre les mots désormais célébrissimes de la presse française, est aussi un roman où l'écrivaine, qui n'a jamais voulu s'afficher comme porte-drapeau de la cause féministe, dénonce pourtant avec une grande puissance une certaine condition imposée

ANNE HÉBERT
Kamouraska
ROMAN

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

aux femmes. Dans la bourgeoisie provinciale du XIX^e siècle, Élisabeth d'Aulnières, jeune épouse du brutal seigneur de Kamouraska, s'éprend du Dr Nelson. Si l'histoire finit mal pour l'héroïne, celle-ci sera néanmoins parvenue à se libérer des conventions qui l'étouffaient tandis qu'Anne Hébert, elle, aura mis au jour l'absurdité de ces conventions et dévoilé les mécanismes de l'aliénation collective. En somme, *Kamouraska* livrait à la société québécoise, sous le couvert de la fiction historique — un genre auquel appartiennent aussi *Les enfants du sabbat* et *Les fous de Bassan* —, un message des plus actuels.

Avec *Kamouraska*, inspiré d'un fait divers survenu dans la famille de sa mère, Anne Hébert devient en outre un « écrivain universel » : posture enviée qui finit par prendre un tour équivoque. L'expression, qu'on n'emploie guère à propos des Français, des Allemands ou des États-Uniens, est symptomatique d'un certain malaise : celui, assurément, d'une société qui doute d'elle-même. Il reste que, des écrivains québécois, Anne Hébert fut l'une des rares (avec, peut-être, Réjean Ducharme) à obtenir une véritable reconnaissance internationale — c'est-à-dire, principalement, parisienne. Elle qui répugnait tant aux mondanités et au jeu médiatique n'en tira à l'évidence aucune gloire, pas plus qu'elle ne sembla s'émouvoir des efforts de ce comité qui, pendant quelques années, moussa sa candidature auprès du jury de l'académie Nobel.

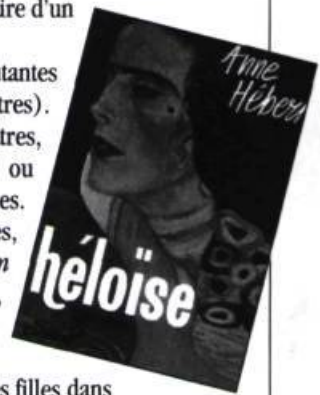
Des honneurs, elle en a eu bien d'autres. En plus de la Légion d'honneur, de l'Ordre du Québec et de l'Ordre du Canada, en plus des colloques et des analyses qui lui ont été consacrés, Anne Hébert a obtenu une

foule de récompenses littéraires : le France-Canada en 1958 pour *Les chambres de bois* ; le Prix des Libraires en 1971 pour *Kamouraska* ; le Femina en 1982 pour *Les fous de Bassan* ; le Gouverneur général en 1992 pour *L'enfant chargé de songes* ; le Gilles-Corbeil en 1994 pour l'ensemble de son œuvre ; et juste avant sa mort, en janvier 2000, le France-Québec-Jean-Hamelin pour *Un habit de lumière*, son dernier livre.

Avec *Héloïse*, paru en 1980, et *Est-ce que je te dérange ?*, publié en 1997, *Un habit de lumière* est campé dans un décor parisien. Mais cette histoire à cinq narrateurs qui prend appui sur la virilité écrasante du père et l'identité sexuelle trouble du fils, et qui met en scène de petites gens aux désirs inassouvis et — figure souvent rencontrée dans l'œuvre hébertienne — un « Ange des ténèbres », s'inscrit dans le droit fil des textes clés que sont « Le torrent », *Kamouraska*, *Les enfants du sabbat* et *Les fous de Bassan*. Dans cette nouvelle comme dans ces trois romans majeurs, des personnages banals sont élevés au rang d'archétypes et acquièrent une dimension plus grande que nature : le Dr Nelson est dépeint comme le « diable », les fabricants de bagosse sont dotés d'une aura maléfique, etc. Mais d'un livre à l'autre, depuis *Le torrent* jusqu'à *Un habit de lumière*, Anne Hébert a d'abord inventé des personnages portés par une intense volonté de libération, qui cherchent à s'extraire d'un univers clos et d'une société tricotée serré.

Et on en revient aux femmes, trop ambiguës et déroutantes pour être récupérées par les idéologies (féministes ou autres). Jamais monolithiques. Anne Hébert les a faites marâtres, amoureuses, criminelles, gardiennes de l'ordre établi ou révoltées, frustrées ou épanouies, soumises ou prédatrices. Violentes et passionnées, bien souvent. Elle les a dépeintes, encore, en actrice vieillissante dans *Le premier jardin* (publié en 1988), qui se déroule dans la ville de Québec, ou en adolescentes sensuelles et libres dans *Les fous de Bassan*, un roman où sont présentées cinq versions différentes d'une même histoire — l'assassinat de deux jeunes filles dans la Gaspésie anglo-protestante des années 1930. Anne Hébert ne prisait pas trop l'adaptation qu'en fit le cinéaste Yves Simoneau (elle préférait le travail de Jutra avec qui, il est vrai, elle collabora étroitement). Mais elle n'aima pas trop, non plus, tout le contexte qui allait entourer la publication des *Fous de Bassan* : le Femina l'entraîna dans un tourbillon médiatique qu'elle abhorrait et le film, quelques années plus tard, l'obligea à recommencer le cycle, infernal pour elle, des entrevues et des tournées de promotion.

Pour Anne Hébert, en somme, l'écrivain devait se contenter de parler par le biais de ses livres. Et à son milieu d'origine — le Québec —, l'œuvre hébertienne n'a jamais cessé de parler. Cela tient essentiellement à l'écriture, lyrique et forte, qui sait donner à des personnages ordinaires la stature de figures mythiques, et par le fait même emblématiques d'une société. Mais cette œuvre est tout aussi, oui, universelle : c'est-à-dire qu'elle est signifiante pour les autres sociétés. Voilà du moins ce que celles-ci nous ont laissé entendre à nous, Québécois, d'Anne Hébert.



Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros) :

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros) :

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro : n^{OS} 1 à 32 : 5 \$; n^{OS} 33 à 62 : 10 \$; n^{OS} 63 et + : 13 \$ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de :

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale « A »
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone : (514) 987-7747

1. Dans *La littérature québécoise*, Montréal, TYPO, 1997, 464 p. Les quatre « grands aînés » sont Hector de Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Anne Hébert et Rina Lasnier.